

Ce que nous regretterons, ce n'est pas seulement l'opportunité judicieuse de ses avis, les ressources de son esprit souple et fécond, c'est aussi l'affectueuse collaboration et le dévouement cordial d'un président que nous aimions; son souvenir restera vivace parmi nous.

Nous adressons à M^{me} BELMÈRE et à toute sa famille l'expression émue de notre sympathie respectueuse et nos condoléances les plus attristées.

SIRET (Pierre), Angers 1874. — Notre camarade Pierre SIRET est décédé à Marseille le 10 février dernier, à la suite d'une intervention chirurgicale.

Quelques jours avant, il était encore en Algérie, où il dirigeait, en sa qualité de vieux et fidèle collaborateur des Établissements Daydé, la construction de nombreux ponts sur une voie ferrée. C'est ce qui explique la douloureuse surprise de ses amis et nombreux Camarades de la région, où il était très connu, ainsi d'ailleurs que son fils, notre camarade Ch. SIRET (Ang. 1901).

Sur sa tombe, M. LANDELLE, président du Groupe régional des Bouches-du-Rhône, rappela, en quelques paroles émues, la déjà longue carrière fournie par notre regretté Camarade.

Au service de la Maison Daydé depuis près de cinquante années, notre camarade SIRET, dont la vie peut être citée en exemple, a été de ceux qui portent au loin le prestige industriel de la France. C'est ainsi qu'il a construit un grand nombre d'ouvrages d'art de toute première importance, à l'étranger et aux colonies (pont de Hanoï au Tonkin, de Bangkok au Siam, etc.).

C'est lui qui, plus près de nous, a mené à bien la construction du magnifique viaduc de Caronte, près Martigues.

Notre camarade LANDELLE termina son discours en adressant, au nom de la Société et des Camarades de la région, des condoléances émues à la veuve et aux enfants de notre camarade SIRET.

Communication transmise à la Société par le camarade E. LE JEAN (Ang. 1902).

SERGOT (Edmond), Châlons 1878. — Le 24 décembre 1923, décédait notre regretté camarade SERGOT, ancien membre du Comité de notre Société, président du Conseil d'administration des Ateliers G. S. P. Un service religieux eut lieu à Montgeron (Seine-et-Oise), le 28 décembre, et le même jour la dépouille mortelle de notre Camarade était ramenée au cimetière Montparnasse, où de nombreux amis et Camarades assistèrent à l'inhumation.

Entré à l'École de Châlons en 1878, SERGOT en était sorti en 1881 dans un bon rang, avec la médaille d'argent. Après avoir accompli son service militaire, il passa quelques années comme ingénieur de fabrication à la Société des tubes d'Hautmont, qu'il quitta en 1885, pour reprendre les Établissements Chaffin, à Paris, dont il fit, en peu de temps, une maison de premier ordre grâce à ses connaissances techniques, son intelligence, son activité et sa persévérance. Lorsqu'il eut cédé, vers 1905, cette maison de commerce de tubes et accessoires, il forma la Société Sergot et Pégard pour reprendre les Ateliers Monneret, à Albert, où l'on construisait des machines-outils; il devint, par la suite, administrateur, puis président du Conseil d'administration de la Société G. S. P., qui groupe trois anciennes maisons de construction de machines-outils d'Albert.

Son activité, sa grande expérience des affaires, avaient amené diverses sociétés à rechercher sa collaboration; c'est ainsi qu'il fut administrateur-fondateur de la Société des tubes de Valenciennes, administrateur de plusieurs sociétés colo-

niales, etc. ; et la Chambre syndicale des négociants en tubes l'avait choisi comme président lors de sa constitution.

Sur le désir du défunt, les manifestations de sympathie sur sa tombe se sont limitées à un adieu prononcé par notre camarade PÉGARD (Châl. 1885) et dont nous reproduisons ci-dessous les lignes essentielles :

« La sincère, inaltérable et profonde amitié, qui nous unissait depuis si longtemps, me vaut le douloureux honneur de venir au nom de nos Camarades d'École, les ingénieurs des Arts et Métiers, de vos amis, du personnel et du Conseil d'administration des ateliers G. S. P., vous dire adieu et vous exprimer la sincère affliction que nous ressentons tous.

» Pour respecter votre désir, je serai bref, mais c'est avec la plus profonde émotion que je viens vous assurer de la fidélité de notre souvenir ; jamais nous n'oublierons l'homme sincère, loyal et bon que nous pleurons aujourd'hui, et dont la disparition laissera un si grand vide dans nos cœurs.

» La Société G. S. P., dont vous étiez l'un des principaux fondateurs, se souviendra toujours du concours éclairé que vous lui avez apporté. Votre expérience des affaires, vos avis si judicieux, lui rendirent les plus grands services.

» Votre bienveillance, votre affabilité, votre bonté agissante à l'égard de tout notre personnel, justifient bien la peine profonde qu'il a éprouvée en apprenant votre disparition si rapide. Vous vous effaciez volontairement, mais chacun savait bien que vous interveniez souvent en faveur des travailleurs de tout ordre ; travailleur vous-même, vous les estimiez ; croyez qu'ils vous le rendaient bien : vous aviez su trouver le chemin de leur cœur en laissant agir le vôtre, qui était grand, noble et généreux.

» Vous ne comptiez que des amis dévoués parmi tous ceux qui se trouvèrent sous vos ordres, ou qui furent vos collaborateurs.

» Puisse l'expression de notre sincère et unanime affliction adoucir la douleur que cause votre disparition à votre famille, et en particulier à la digne, courageuse et dévouée compagne dont la mort vient de vous séparer si brutalement.

» Mon cher et bon ami, adieu... »

Communication transmise à la Société par le camarade PÉGARD (Châl. 1885).

HIVERGE (Georges), Angers 1881. — Aux quarante-six Camarades déjà disparus, la promotion Angers 1881-1884 ajoute douloureusement aujourd'hui un nouveau nom, celui du camarade Georges HIVERGE, décédé à Macé, par Ménars (Loir-et-Cher), le 19 juillet dernier.

Originaire de la région parisienne, HIVERGE fit ses premières études à l'École Lavoisier, et entra à l'École d'Angers en 1881.

Ses dispositions professionnelles pratiques, déjà fort développées, l'incitèrent à passer ses trois années à l'atelier de fonderie, dont il fut le meilleur élève.

Son service militaire terminé, au 7^e bataillon d'artillerie de forteresse à Toul, il entra, pour se perfectionner dans son métier, comme ouvrier mouleur à la fonderie Thiébaud à Paris ; puis son ancien professeur de l'École, M. BRESSE, qui dirigeait la fonderie de Maisons-Alfort, le prit avec lui pour le seconder. En 1890, M. BRESSE se retirant, HIVERGE prit la direction de cette fonderie, où son activité et ses connaissances amenèrent un rapide développement. En 1898, il quitta cette affaire pour fonder à Paris la fonderie de la Maison-Blanche, que, sous sa direction, tous les constructeurs de la région parisienne ont pu apprécier.

Ayant cédé son usine en 1914, il comptait se reposer ; mais la guerre le ramena au travail, pour suppléer les nouveaux dirigeants mobilisés.